

II^e SECTION

LANGUES SÉMITIQUES

On est devenu sceptique à l'endroit de l'utilité des congrès scientifiques. On dénonce l'anachronisme, quatre ou cinq siècles après Gutenberg, de la lecture de mémoires qu'il serait si commode de consulter, à tête reposée, chez soi ; la vanité des discussions improvisées, où des controversistes inégalement préparés se préoccupent plutôt de faire montre d'une science qui quelquefois intéresse d'assez loin le sujet traité que de faire avancer la question, et où la confusion des débats est presque toujours en raison directe de l'ampleur et de l'intérêt de la matière ; la contrainte pénible qui s'impose d'écouter, avec les apparences de la patience, les mornes essais d'honnêtes travailleurs sans prétention au génie ou les divagations de quelque fol prolix, génie méconnu.

Ces griefs sont peut-être fondés, et il est certain que les assises périodiques de l'orientalisme universel n'excitent plus le jeune enthousiasme et les vastes espoirs, qui, il y a un tiers de siècle, accueillirent leurs débuts. Elles n'ont pas perdu cependant tout attrait. Un public nombreux et fidèle a pris part aux travaux de la section réservée aux langues sémitiques anciennes. L'Allemagne avait envoyé MM. Budde, Cornill, Euting, Hilgenfeld, Hommel, Kautzsch, Landauer, Merx, Nowack, Peiser, Vollers ; l'Angleterre, MM. Adler, Bevan, Burkitt, Driver ; l'Autriche, MM. Glaser, D. H. Müller et Wessely ; la Belgique, M. Kügener ; le Danemark, M. Buhl ; les Etats-Unis, MM. Deutsch et Haupt ; la Russie, M. de Bulmerincq ; la Suisse, MM. Bertholet, Grimme et Montet. De Paris étaient venus MM. Berger, Fossey, Labourt, Israël Lévi, Isidore Lévy, Nau, Schwab, Thureau-Dangin. L'Algérie hospitalière n'était représentée que par M. Calléja.

Les cinq séances furent présidées par M. Driver, assisté de MM. Paul Haupt et Adalbert Merx ; les fonctions de secrétaire étaient exercées par MM. Burkitt, Kügener, Lévy, Nau et Thureau-Dangin.

Une seule communication a porté sur un point de linguistique sémitique générale. M. David-Heinrich Müller a soutenu la thèse que l'alternance du *s* (ou *sch*) avec *h* qui s'observe entre les formes verbales causatives et les pronoms personnels de la troisième personne des différents dialectes n'est qu'un exemple particulier d'une règle de permutation plus étendue, dont il a cru pouvoir signaler diverses applications ;

l'hébreu *de-chen* répond à l'arabe *دحن*; le soqotri et le mehri substituent généralement un *h* au *sin* arabe; à l'intérieur de l'arabe même, un grand nombre de couples de racines sémantiquement apparentées attesteraient le même phénomène. M. Hommel a adhéré à cette théorie, ajoutant que, d'après l'analogie de l'indo-européen, c'est la sifflante qui doit être considérée comme antérieure. — Nous avons peine, pour notre part, à reconnaître dans les faits groupés par M. Müller, la preuve d'une loi véritable de permutation. Le changement de l'*s* en *h* dans le soqotri et le mehri est un phénomène local et tardif, de tout point semblable à celui qu'on observe, dans le groupe des langues celtiques, pour les dialectes britanniques; l'équation *deschen-dahn* (difficilement conciliable d'ailleurs avec le vieux rapprochement *halak-salaka*) est isolée; et, pour ce qui est de la parenté des racines à *h* et à *s*, il n'est guère de groupe ayant deux consonnes communes qui ne puisse par une main experte être ramené à la même signification fondamentale. Le problème de la correspondance du *s* et du *h* dans les préfixes et pronoms reste donc entier.

L'assyriologie a occupé une moindre place qu'on n'eût pu le croire en songeant aux débats plus bruyants que vraiment féconds qui, depuis la réunion du dernier congrès, ont agité le monde des sémitisants: les principaux protagonistes de la controverse sur les rapports de *Bible* et *Babel* étaient, il est vrai, absents. Du moins les lectures de MM. Hommel, Peiser et Grimme ont-elles montré l'étendue et la variété des domaines que les documents cunéiformes sont susceptibles d'éclairer. Le premier s'est proposé d'établir l'universalité, dans le monde assyro-babylonien, du rite de la procession nuptiale qui, une fois l'an, conduisait le dieu solaire, dont le temple était le sanctuaire principal de la ville, au temple de la déesse-épouse, situé hors des murs: telle serait la relation entre Marduk de Babylone et Ishtar de Su-Anna, Nin-Girsu de Girsu et Ba-u d'Uru-Azagga, Schamasch de Sippar et Anunit d'Agade. M. Hommel voit une « maison du mariage » (de Nergal-Hadad et d'Ishtar-Aschirtu), dans le *bît hamri* d'Arbéles, et en rapproche le *mahtan malikan* (maison de circoncision du roi) des inscriptions de l'Arabie du Sud qui semblent mettre en rapport avec cette « maison » la déesse Athirat (= Aschirtu). Ces combinaisons paraissent très fragiles: la traduction de *hamru* par « mariage » n'est pas incontestable et rien ne prouve que le *mahtan malikan* ait été le lieu d'une théogamie. — M. Peiser a brièvement analysé le contenu d'un groupe de tablettes appartenant au Musée de Berlin (contrats) dont le principal intérêt est dans quelques noms propres qui seraient israélites et dans la mention du dieu A-u. — M. Grimme a traité du pays (et de la cité) d'Arzawa qui figure dans les textes d'El-Amarna. Jusqu'à présent on cherchait ce pays dans la région de l'Euphrate supérieur ou en Cilicie. M. Grimme croit qu'Arzawa est la transcription cunéiforme d'un nom non sémitique, *Arjau*, qu'il retrouve

dans Orrhoe(ne), Osrhoe(ne), Orhai, Er-Roha : Arzawa serait donc la ville d'Édesse. Phonétiquement le passage d'Arzawa à Osroè puis Orhoè aurait un pendant dans celui d'Araziqu à Er-Raqqa. — Ces hypothèses paraissent fort aventureuses. La relation entre Osroè et les autres formes est obscure, mais rien ne prouve que la sifflante attestée par une forme grecque isolée soit originale ; d'un autre côté, le peu que nous savons du pays d'Arzawa ne convient guère à Édesse. L'équation Araziqu-Er-Raqqa qui prétend corroborer la précédente est tout-à-fait invraisemblable : Araziqu paraît devoir être cherché sensiblement au nord-ouest d'Er-Raqqa, et il n'y a aucune raison pour le distinguer de l'Eragiza de Ptolémée ; le mot paraît d'ailleurs susceptible d'une étymologie sémitique (cf. Halévy, *Revue Et. Juives*, 1883, t. II, p. 67).

L'épigraphie sémitique est plus jeune encore que l'assyriologie en tant que discipline distincte et que « spécialité » ; mais il n'est pas besoin de redire ici combien rapides en ont été les progrès et combien considérables les conquêtes. MM. Philippe Berger et Kautzsch se sont chargés de rendre hommage à quelques uns de ceux qui ont le plus contribué en ces derniers temps à en accroître les matériaux. Le premier a retracé l'œuvre patiemment poursuivie à Carthage par le Père Delattre, fouilleur systématique de la nécropole, et par M. Gauckler, explorateur de ce qui reste de la ville des vivants ; le second a rendu compte de la dernière et fructueuse expédition de M. Enno Littmann, qui a rapporté de Syrie près de deux mille textes, dont les deux tiers copiés pour la première fois. M. Berger a fait connaître un texte intéressant découvert depuis quelques jours seulement dans le « cimetière des prêtres » : l'épithaphe de la prêtresse Qaphonba'al, femme et belle-fille de prêtres et de suffètes, remarquable témoignage de la persistance de l'union du sacerdoce avec la suprême fonction politique.

La Bible et le judaïsme post-biblique n'ont pas été négligés. M. David-Heinrich Müller a comparé les deux textes de *Sophonie*, III, 1-8 et d'*Ezéchiél*, XXII, 24-31. Il pense que le second est tributaire du premier, et qu'Ezéchiél s'est borné à développer un thème qu'il avait sous les yeux. La parenté des deux morceaux est en effet indéniable, et il nous paraît vraisemblable que celui que nous lisons sous le nom de Sophonie est antérieur à l'autre. Mais de là à admettre la relation directe supposée par M. Müller, il y a assez loin. L'imprécation commune aux textes est un lieu commun de la prédication prophétique qui, entre Sophonie et Ezéchiél, a dû être réédité plus d'une fois par des écrivains de même inspiration ; les rencontres textuelles d'expressions ne prouvent pas grand chose, car « lions rugissants » et « loups dévorants » ont certainement été des clichés de la plus parfaite banalité ; il faut réserver la possibilité d'intermédiaires écrits ou même oraux. — Plus douteuse encore est l'interprétation que proposa M. de Bulmerincq des versets de

Malachie (I, 1-3) relatifs à Edom. Le savant de Dorpat estime que les versets 2 et 3 doivent s'entendre d'événements futurs et non, comme on l'admet d'ordinaire, passés; Edom doit, dans un proche avenir, être ruiné, et à jamais; et l'anéantissement du peuple haï sera pour Israël le signe de l'arrivée du temps messianique. Plusieurs des savants présents, dont M. Budde, ont fait valoir avec force les arguments, notamment d'ordre philologique, qui vont à l'encontre de cette interprétation eschatologique d'un texte qui, il faut le reconnaître, reste obscur; nous concéderons seulement à M. de Bulmerincq que rien n'oblige de penser que les versets 2 et 3 font allusion à la conquête de l'Idumée par les Nabatéens. — En deux conférences brillantes, M. Paul Haupt a repris les thèses essentielles du livre qu'il a consacré l'an passé à l'*Ecclésiaste* (*Koheleth oder Weltschmerz in der Bibel*). Dans l'opuscule qu'Henri Heine appelait le « Cantique des Cantiques du scepticisme » et Franz Delitzsch le « Cantique des cantiques de la crainte de Dieu », il distingue d'une part un écrit composé, vers l'an 100, par un Sadducéen sans doute médecin, influencé par les doctrines grecques, surtout l'épicurisme; d'autre part, des interpolations un peu plus tardives, d'origine pharisienne, dans lesquelles seraient perceptibles des traces de stoïcisme. Personne ne contestera sans doute l'originalité de cette conception; cependant, même si l'on admet les résultats de l'analyse de l'*Ecclésiaste* proposée par Haupt, on gardera le droit de rejeter sa thèse d'un double emprunt à la philosophie grecque, les rapprochements indiqués ne présentant rien de caractéristique. Mais la distinction des deux sources elle-même est fort incertaine, et la répartition proposée dans *Weltschmerz in der Bibel* n'est pas assurée de satisfaire ceux même qui ne reconnaissent pas dans l'*Ecclésiaste* une œuvre d'un seul jet et y font une large part à l'interpolation. A l'appui de sa coupure du texte, M. Haupt a produit une théorie nouvelle de la métrique hébraïque. Le vers serait formé de deux hémistiches à trois ou à deux syllabes accentuées: les combinaisons les plus fréquentes sont celles de 3 + 3 et de 2 + 2 accents. Les morceaux primitifs de l'*Ecclésiaste* seraient du premier type, les additions du second. Nous devons nous borner ici à signaler la thèse: l'accord n'est pas près de se faire sur la question des mètres hébraïques.

L'*Ecclésiaste* est sans doute une des productions les plus récentes qui aient trouvé place dans le canon biblique. Il appartient sans doute à l'époque grecque — quoi qu'on pense d'ailleurs de la valeur probante de l'argumentation extrêmement jolie par laquelle M. Haupt cherche à prouver que le document fondamental est postérieur à l'an 150, et que l'auteur sadducéen a vécu à peu près depuis l'époque de l'insurrection Macchabéenne jusqu'au début du premier siècle. C'est encore à cette époque que nous ramène une dernière communication de M. Haupt, sur l'origine du nom des Sadducéens. Contrairement à l'opinion la

plus généralement accréditée et qui rattache le mot au nom de Çadoq, le prêtre contemporain de Salomon, il incline à croire qu'il n'est qu'une forme de *çaddiqim*, « les Justes », appliqué par ironie par les Pharisiens à leurs adversaires mécréants.

Avec MM. Wessely, Deutsch, Kautzsch, ce sont d'autres aspects du judaïsme tardif qui ont passé devant nos yeux. Le premier a examiné un document d'un haut intérêt pour l'histoire de la diaspora égyptienne sous l'Empire ; c'est un papyrus de Vienne, provenant d'Arsinoé et qui atteste l'existence d'une taxe sur les Juifs qui paraît être une sorte de capitation. Le texte (72 de notre ère) est contemporain de la fermeture du temple de Léontopolis et du commencement de la fin de la glorieuse colonie juive d'Égypte. — M. Deutsch a proposé une explication imprévue de la légende d'Elisée fils d'Abuya. Cet énigmatique personnage, dont le Talmud évite souvent de prononcer le nom et qu'il appelle « l'Autre » devient, par une traduction des plus libres de son nom et de son patronymique, le Dieu Jésus, fils de Dieu le père. Ce jeu d'esprit a rencontré quelque incrédulité. — M. Kautzsch enfin a entretenu le Congrès de la Concordance du Targum d'Oukelos que prépare un de ses élèves, M. Brederek. L'entreprise est méritoire, et il convient de la saluer comme un heureux symptôme de l'intérêt enfin attiré sur les monuments de l'aramaïsme juif, longtemps délaissé.

Plus favorisée de tout temps, l'étude de la littérature araméenne d'inspiration chrétienne n'a pas besoin qu'on souhaite pour elle un renouveau : peu d'époques ont plus contribué que les dernières années au progrès de la connaissance des lettres syriaques. La fondation et la rapide croissance du *Corpus scriptorum christianorum orientalium* (dirigé pour la partie syriaque par M. Chabot) et de la *Patrologie orientale* de MM. Graffin et Nau attestent assez la vigueur d'un mouvement auquel la science française a pris une large part.

L'une et l'autre de ces grandes publications était représentée au Congrès. M. Labourt a décrit un manuscrit syriaque contenant l'œuvre théologique d'un moine persan du septième siècle, Babaï le Grand. C'est un *Traité de l'incarnation*, intéressant aussi bien au point de vue de l'histoire du dogme nestorien, encore imparfaitement connu, qu'à celui de l'histoire de la langue syriaque, que Babaï écrit avec une pureté qui contraste avec la manière hellénisante des autres auteurs monophysites.

— M. Nau a lu une notice sur l'histoire du monastère de Qartamin qui subsiste encore dans le Tur Abdin. Pour la période qui s'étend du neuvième au quatorzième siècle, nous ne possédons sur Qartamin que quelques renseignements épars dans les historiens syriens ; mais pour l'époque antérieure, à partir du quatrième siècle, M. Nau a trouvé, dans un manuscrit de Londres, une histoire du monastère particulièrement riche en détails sur les trois premiers supérieurs. — M. Kügener a fait

connaître un texte météorologique attribué à St-Denys l'Aréopagite, également conservé dans un manuscrit du *British Museum*. C'est un bien curieux monument de la science enfantine qui trouvait crédit dans les milieux populaires d'Édesse vers le sixième siècle ; les théories sur la lune, le soleil, les vents indiquent le plus singulier mélange de notions demi-mythologiques et pseudo-scientifiques. L'explication proposée par M. Kügener de l'attribution du morceau à St-Denys est ingénieuse et plausible : c'est la fameuse prédiction de Denys à Héliopolis, quand le soleil s'obscurcit à la mort du Christ, qui aura valu à son auteur la réputation de grand astronome.

Cendrillon de la famille sémitique, l'éthiopien n'a figuré au programme que par l'annonce d'une lecture de M. Esteves Pereira,

ISIDORE LÉVY,

Maître de conférences à l'École pratique des Hautes Études.